

Temps de Noël : Temps de la Parole

- 1) Quelques éléments de ce temps : « Noël » est la contraction de « Natalis » qui signifie le jour anniversaire de la naissance. La fête de Noël, qui date de la moitié du 4<sup>e</sup> siècle de l'Église et qui est maintenant la fête de la Nativité du Seigneur, est chez nous la principale fête de ce temps, mais dans l'Église grecque, c'est la fête de l'Épiphanie qui l'emporte et où est célébrée, comme le terme l'indique, la manifestation du Seigneur aux Mages, au Baptême de Jésus et aux Noces de Cana. La fête du Baptême du Seigneur clôture le temps de Noël, mais comme il y est question de l'inauguration de la vie publique de Jésus, nous prolongerons ce temps de Noël jusqu'au Temps du Carême, ce que jadis on appelait le temps « après l'Épiphanie ». Ce temps de Noël, qui célèbre spécialement le Mystère de l'Incarnation, contient bien des réalités : Verbe, Fils de Dieu, Père, famille, enfant, Dessein de Dieu, Loi, Promesse, Prophétie, Sagesse, mystère, secret, révélation, voix, lumière, manifestation, signe, parole, enseignement, écoute, réflexion, attention, sens, surdité, mutisme, assiduité, éducation, présence, venue.

Comme, au temps de l'Avent, nous avons pris le sujet de l'Exil, privation nécessaire ou médicinale de Dieu et annonce de la venue de Dieu lui-même, et comme l'Incarnation est invisible et ne peut être connue et crue que par la parole de Dieu, nous prendrons comme réalité, durant « ce temps de Noël », « la parole divine » à écouter.

- 2) La Parole qui éclaire. Or la parole est un vaste champ. Il faudra donc nous limiter. Comme c'est Dieu en personne qui vient combler notre Exil, prendre le Verbe de Dieu eut été bien, mais, comme ce Verbe incarné est Jésus dont il est constamment question durant toute l'Année liturgique, mieux vaut prendre la parole de Dieu en liaison avec le Verbe divin. Il est encore nécessaire de nous limiter. D'abord il y a le sens du terme « parole » qu'il faudrait mettre au point, car nous entendons habituellement par ce mot le son de la voix ou des caractères écrits transmettant des idées. Or, dans la Bible la parole désigne aussi des choses, des événements, des circonstances, des causes, et le Fils de Dieu lui-même est appelé « Verbe », autre traduction du même mot que « parole ». Au début de la Genèse, il est dit, par un terme lié à la parole, que Dieu a tout créé en « disant », et en Jn 1 il est écrit que « tout a été fait par le Verbe ». Dès lors, toute la Création et tout ce qui s'y passe sont, d'une certaine façon, paroles de Dieu. C'est donc toute la Bible et tout l'enseignement de l'Église qu'il nous faudrait voir ; il faut donc nous limiter encore. Mais, pour éviter de tomber dans l'ornière du sens rabougri, il faut y joindre un qualificatif qui nous en fasse sortir d'une façon élémentaire, et qui est de l'ordre de la mise en pratique. Car la mise en pratique brise la carapace d'une parole uniquement comprise et donc inefficace, nous place déjà dans le vrai sens de la parole, devient vivante en nous, nous fait devenir ce qu'elle est. Comme l'Exil est un temps de ténèbres et que nous ignorons le vrai sens de la parole, ce qualificatif sera de l'ordre de la lumière. Pendant ce temps de Noël nous verrons donc la parole comme une lumière pour nous guider, selon ce que dit le Psalmiste, « Ta parole est une lampe sur mes pas » (Ps 118,105), mais lié au Verbe fait chair et sur le fond de l'Exil où l'Église et toute l'humanité, et chacun et tous se trouvent : « Exules filii Evae »<sup>1</sup>. Comme le texte du psalmiste le dit, cette parole éclairante peut nous aider à vivre chrétiennement en exilés, en « pèlerins et voyageurs » marchant dans ce monde vers la Patrie céleste.

---

<sup>1</sup> Ad te clamamus, exules filii Evae. Vers toi nous crions, enfants d'Ève exilés. (Salve Regina).

## 1<sup>ère</sup> Lecture 1 Samuel 1,20-22.24-28

### I. Contexte

J'ai déjà évoqué la figure d'Anne au 3<sup>e</sup> Avent C, p. 5-6. Reprenons d'une façon plus complète ce qui la concerne, c.-à-d. sa famille. Un lévite habitant sur le territoire d'Éphraïm, Elqana (Dieu a acquis), avait deux femmes : Peninna (la Perle) qui avait beaucoup d'enfants, et Anne (Grâce) qui était stérile. Elqana préférait Anne et se désolait avec elle, mais Peninna l'humiliait continuellement et l'accablait d'affronts. Un jour, n'y tenant plus, Anne se rend au temple qui est à Silo, et fait au Seigneur le vœu, s'il lui donne un enfant, de le lui consacrer pour toute sa vie. Priant à voix basse, alors qu'on priait habituellement à voix haute, elle donna l'impression au grand prêtre Éli qu'elle était ivre, tant sa souffrance était grande et sa prière ardente. Le grand prêtre l'ayant gourmandée, elle lui confia la cause de sa détresse ; alors Éli la bénit, en souhaitant que Dieu l'exauce. Aussitôt, Anne, croyant en la bénédiction du grand prêtre, s'en retourna joyeuse chez elle. De fait, Anne est exaucée, comme le dit notre texte.

Il y a donc dans notre texte quatre personnages. Il y a Anne, une grande figure de Pauvre, ressemblante par certains côtés à la Vierge Marie ; p. ex. en son Cantique : son humilité sous les humiliations, sa confiance en Dieu dans sa détresse, sa fidélité envers son époux dans sa tristesse, son désir d'avoir un enfant afin de le consacrer au Seigneur. Son mari, Elqana, est comme elle, et c'est pourquoi il la préfère à Peninna et la console comme il peut, sachant que Dieu seul peut la secourir vraiment. Le grand-prêtre Éli exerce sa fonction d'unir cette famille à Dieu : par sa bénédiction, il permet à Dieu de donner un enfant à Anne, et, comme nous allons le voir dans notre texte, il permet au couple d'offrir l'enfant à Dieu. Quant à Samuel, l'enfant demandé à Dieu, il jouera un rôle important dans l'Histoire d'Israël. Car il fera la transition entre la période des Juges et la période des Rois : il est le dernier Juge et le premier en Canaan à être appelé « prophète », et il oindra comme roi Saül puis David ; il fera sortir Israël de l'idolâtrie où celui-ci était tombé pour de bon après Samson, et il destituera Saül, infidèle à sa vocation ; il fera comprendre que Dieu seul est le Roi d'Israël et qu'un roi à l'image des rois de la terre est néfaste ; il protégera David poursuivi par Saül, et, à sa mort, David commencera à l'emporter sur Saül. Notre texte se situe exactement entre la prière et le cantique d'Anne.

### II. Texte

#### 1) Tendre respect d'Anne pour l'enfant consacré au Seigneur (v. 20-23)

- v. 20 : « Samuel ». Il peut signifier « son nom est Dieu » ou « là est Dieu lui-même », mais habituellement, on dit qu'il signifie « exaucé, entendu de Dieu ». L'explication qui suit n'est pas celle du nom, mais exprime la demande de l'enfant qu'Anne a adressée à Dieu. Samuel est donc la réponse de Dieu à la demande d'Anne, il exprime à la fois la bonté de Dieu et la prière d'Anne, la conjonction du divin et de l'humain, ce qui fait de Samuel une figure de Jésus qui est Dieu et homme. Il vient même du Seigneur, car le texte dit non pas « Je l'ai demandé au Seigneur », mais « Je l'ai demandé du [ἱ, παρὰ] Seigneur ».
- v. 21 : « L'homme Elqana monta (au sanctuaire) avec toute sa famille », littéralement « avec toute sa maison ». Le moment venu, où tout fils d'Israël devait offrir au temple la dîme et le sacrifice demandés par la Loi (Dt 12,17-18), Elqana s'y rend, car les Lévites aussi doivent offrir la dîme de ce qu'ils reçoivent (Nb 18,25-29), et il en profite pour accomplir « son vœu ». Il avait fait le même vœu que sa femme préférée, c.-à-d. qu'il souffrait autant qu'elle de sa stérilité et en était venu, par une plus grande piété, à acquérir comme elle une âme de pauvre jusqu'à faire le vœu de consacrer son enfant au Seigneur. Il emmène avec lui toute sa famille, Peninna aussi peut-être, car les

femmes n'y étaient pas obligées, mais le texte ne parle ni d'elle ni des enfants, parce qu'ils ne font pas partie du Plan de Dieu sur Elqana, Anne et Samuel.

- v. 22 : « Et Anne ne monta pas ». Elle préfère attendre le sevrage de l'enfant, pour qu'il n'ait plus besoin d'elle. Elle aurait pu laisser l'enfant à la maison, Rama étant à 20 km de Silo, mais son vœu la concernait, elle, aussi bien que son enfant, et elle ne pouvait pas supporter d'accomplir ce vœu sans son enfant. Elle aurait pu aussi emporter l'enfant avec elle, puis revenir chez elle avec lui, mais ce geste, outre qu'il eut été aussi l'accomplissement partiel de son vœu, eut manqué de délicatesse envers Dieu : il eut exprimé le don et la reprise du don. C'est pourquoi Anne préfère attendre le moment où elle-même et son enfant puissent se donner sans retour au Seigneur. Comme le Seigneur avait répondu, tout à la fois en exauçant sa demande et en lui donnant l'enfant, elle trouve normal d'accomplir leur vœu commun en une fois, totalement.
- v. 23 (omis) : montre Elqana dire à Anne qu'il consent à son désir. Anne n'était pas obligée d'accomplir son vœu dans l'année, mais son mari y était obligé, et c'est pourquoi il monta au sanctuaire avec le reste de sa famille, comme cela est dit au v. 21. Anne s'occupa de son enfant jusqu'à son sevrage, c.-à-d. jusqu'à l'âge de trois ans (cfr 2 Mac 7,27).

## 2) Offrande au Seigneur de l'enfant et d'Anne (v. 24-28)

- v. 24 : « Lorsque l'enfant eut été sevré », littéralement c'est l'actif, « Comme elle l'eut sevré ». Le Lectionnaire bouleverse d'ailleurs tout le verset, et supprime la fin. Quand l'enfant fut capable d'être séparé de sa mère, Anne « le fit monter avec elle », phrase supprimée également par le Lectionnaire, et elle fait monter aussi la matière du sacrifice à offrir. C'est après seulement qu'il est dit qu'« elle le conduisit à la maison du Seigneur à Silo ». La préoccupation d'Anne n'est pas d'abord d'emmener l'enfant, mais l'offrande qu'elle veut faire de l'enfant et du sacrifice au Seigneur. Comme sacrifice, elle prend trois taureaux (H.V.) ou un taureau de trois ans (S.), vingt litres de farine et une outre de vin : c'est une offrande considérable. Ou bien ce couple est aisé, ce qui est peu probable pour une famille de Lévités, ou bien ce couple a pu épargner durant les trois ans et restreindre ses besoins, ce qui est plus conforme à l'esprit de pauvreté qui l'anime. Cette offrande de prix exprime la volonté d'Anne de faire correspondre son don à la valeur du don que Dieu lui a fait.

« Et l'enfant était un enfant » (H) (omis). נָעַר, (2 x) garçon de 1 à 30 ans, exprimant la vigueur et l'agilité. [« Et l'enfant (παῖδάριον) était avec eux » (S.) ; « Puer autem erat adhuc infantulus » (V. et N-V.)]. Ceci ne souligne pas seulement que l'enfant n'avait que trois ans, il souligne deux autres choses. D'abord, l'enfant n'est pas capable de se conduire lui-même et sera éduqué par les femmes en service à la porte du temple. Ensuite, le terme « enfant » désigne aussi « le serviteur » et cela dans tout le texte. L'écrivain sacré veut dire que l'enfant est déjà dans les dispositions du cœur d'un serviteur du Seigneur : éduqué par Anne sur l'importance exclusive du Seigneur et sur la destinée de sa vie, cet enfant de trois ans est capable de comprendre bien des choses, notamment ce qu'est être tout entier au Seigneur.

- v. 25 : « On offrit le taureau en sacrifice », mais littéralement c'est le pluriel : « Ils immolèrent le taureau ». Ou bien il s'agit des prêtres accompagnant Éli ou bien plutôt s'agit-il d'Anne, de Samuel et, comme la Septante le dit, d'Elqana qui a donc accompagné l'enfant et sa mère. De même « on présenta l'enfant au prêtre Éli », littéralement « ils firent venir l'enfant à Éli ». Il y a ainsi deux victimes : le taureau, mis au singulier pour le pluriel, qui est immolé, et l'enfant, qui est offert à Éli pour le

service du temple. Comme Abraham avait offert le bœuf à la place d'Isaac retenu par Dieu, Anne offre son fils à Dieu dans l'immolation de sa chair représentée par le taureau, et dans la consécration de son fils, le don de Dieu, au service du grand-prêtre. Et comme Isaac, Samuel ne pleure pas et ne s'accroche pas à sa mère. Dans l'éducation qu'il a reçue de sa mère, il fut éclairé et fortifié par Dieu, comme cela est dit en 2,26 [Et le garçon Samuel allant et grand et bon aussi avec le Seigneur et aussi avec des hommes]. L'enfant va donc à Éli, les yeux tournés vers le Seigneur qu'il veut servir de tout son cœur.

- v. 26 : « Anne (lui) dit : ». Avant de dire à Éli comment elle fait son offrande au Seigneur, Anne lui rappelle un fait lointain qu'il a sans doute oublié : « Je suis cette femme qui se tenait ici près de toi pour prier le Seigneur ». Elle ne dit pas : « Je suis la femme que vous avez insultée, traitée d'ivrogne, et qui vient vous prouver votre erreur ». Non, mais toujours humble et voyant dans le grand-prêtre le représentant du Seigneur, elle lui rappelle seulement qu'elle était venue prier le Seigneur et que la grâce obtenue du Seigneur est due aussi à la bénédiction qu'il lui a donnée.
  
- v. 27 : « C'est pour obtenir cet enfant-ci que j'ai prié ». Anne dit alors l'objet de sa prière et rien d'autre. Nous y voyons encore la vertu de pauvreté chez Anne. Déjà, quand elle était dans l'affliction, elle n'avait dit à personne sa détresse, elle ne l'avait pas rabâchée à son mari, elle ne se plaignait pas des affronts de sa rivale et ne se rebiffait pas, tant elle avait horreur de la violence ; elle avait seulement dit au grand-prêtre qui l'avait contrainte par ses soupçons : « Je suis une femme malheureuse » (1,15). Elle n'avait pas dit non plus que Dieu avait fermé son sein et n'avait pas pitié d'elle ; mais sans complaisance pour elle-même, elle avait gardé pour elle ses souffrances, et les montrait seulement à Celui qui voit et comprend tout. Et maintenant, elle ne dit rien d'autre que ce qui avait été l'objet de sa prière : l'obtention de cet enfant. Mais comme elle a été exaucée et que Dieu est en cause, elle dévoile la bonté divine à son égard pour que tous en rendent grâce : « Le Seigneur me l'a donné en réponse à ma demande » ; littéralement on a deux fois le verbe « demander » : « Le Seigneur m'a donné l'objet de ma demande, celui que j'ai demandé d'avoir d'avec lui » ou « celui que j'ai demandé d'auprès de lui » (S). Le deuxième membre de la phrase veut dire qu'Anne n'a pas demandé un enfant pour elle mais pour le Seigneur.
  
- v. 28 : « A mon tour je le donne au Seigneur : il demeurera donné au Seigneur ». Ici ce n'est pas « donner », mais encore deux fois « demander » : « Et moi aussi, je fais de lui une demande au Seigneur ; lui (l'enfant), il est demandé du Seigneur ». Anne veut dire ceci : « Moi aussi, je veux que l'enfant soit quelqu'un que le Seigneur demande pour lui-même ; il sera donc vu dorénavant, tous les jours de son existence, comme celui qui est demandé par le Seigneur ». Ce que le Lectionnaire dit d'une façon plus compréhensible, le texte original le dit d'une façon plus complète, en tenant compte des deux versets 27-28 : « Le Seigneur a exaucé ma demande pour que j'en fasse sa demande ».

Nous pouvons, dès lors, mieux comprendre l'explication que l'écrivain sacré donnait du nom de Samuel qui veut normalement dire « entendu de Dieu ». Samuel est à la fois le demandé par Anne et le demandé par Dieu, il est nécessaire à Anne et à Dieu. Ce sens est d'une grande force, lorsque l'on songe que du verbe « שאל, demander » dérive le mot « שאול, Shéol », qui désigne le séjour des morts, parce qu'il exprime le désir insatiable de posséder, avant tout, ce qui est absolument nécessaire à ses victimes : la vie. Ainsi Samuel est l'expression de l'avidité d'Anne à absorber Dieu et de l'avidité de Dieu à absorber Anne. Car la présence du divin et de l'humain en Samuel fait de celui-ci une figure saisissante du Christ Jésus. Jésus est absolument nécessaire à Dieu

parce qu'il est un Fils unique, et il est absolument nécessaire à l'humanité parce qu'il est son Salut. Il est à la fois demandé, désiré, aspiré par Dieu et par l'homme et, pour résoudre ce problème, il est à la fois donné à l'un et à l'autre : Dieu le donne à l'Église et celle-ci le rend à Dieu ; l'Église le reçoit de Dieu, et celui-ci le reçoit de l'Église. Dans le Christ, Dieu se donne et s'unit à l'homme, et l'homme se donne et s'unit à Dieu. Et, de même qu'en Samuel Anne devient l'épouse de Dieu, de même dans le Christ l'Église devient l'Épouse de Dieu. L'offrande qu'elle fait de Samuel est la réponse d'Anne au don de Dieu ; elle fait non pas un sacrifice méritoire, mais exécute une dette à acquitter. Telles sont, avec le vœu, la prière et l'offrande du pauvre : remettre à Dieu tout ce qu'il a reçu de Dieu.

« Et là ils se prosternèrent devant le Seigneur », mais littéralement on a le singulier « Et là on se prosterna devant le Seigneur ». Le singulier indique que Anne, Samuel, Elqana et peut-être Éli ne font plus qu'un dans la remise totale d'eux-mêmes au Seigneur.

### Conclusion

Ce texte nous livre une famille sainte, dans laquelle l'Église nous fait voir la Sainte Famille, fêtée aujourd'hui. Il y a entre les deux des ressemblances et des différences.

D'abord entre Anne et Marie. Toutes deux sont stériles, mais Anne malgré elle, et Marie volontairement ; toutes deux font un vœu, mais Anne pour avoir un enfant, et Marie pour être entièrement au Seigneur ; toutes deux sont des pauvres, mais Anne après bien des luttes, et Marie comme une vertu pleinement acquise ; toutes deux ont un enfant du Seigneur, mais Anne par l'intervention de l'homme, et Marie uniquement par le Saint-Esprit ; toutes deux ne vivent que pour le Seigneur, mais Anne dans l'épreuve, et Marie vierge bien avant l'annonce de l'Ange ; toutes deux s'offrent à Dieu avec leur enfant, mais Anne après avoir reçu l'enfant, et Marie s'est offerte à Dieu longtemps auparavant.

Ensuite il y a Elqana et Joseph : tous deux n'avaient pas d'enfant de leur épouse, mais Elqana malgré lui, et Joseph volontairement ; tous deux sont des pauvres et ont un rôle effacé, mais Elqana disait à Anne : « Est-ce que je ne vaudrais pas mieux pour toi que dix fils » (1 S 1,8), et Joseph laisse Marie entièrement au Mystère de Dieu ; tous deux assument le vœu de leur épouse, mais Elqana pour obtenir l'enfant, et Joseph pour rester vierge et veuf.

Enfin il y a Samuel et Jésus : tous deux viennent de Dieu, mais Samuel est seulement un homme, et Jésus est le Fils unique de Dieu ; tous deux manifestent la présence de Dieu, mais Samuel est un don de la Grâce de Dieu, un « entendu de Dieu », et Jésus est la Grâce de Dieu, « l'Emmanuel » ; tous deux sont prophètes, mais Samuel un des prophètes, et Jésus le Prophète ; tous deux sont juges, mais Samuel le dernier en Israël, et Jésus le Juge universel des vivants et des morts ; tous deux relèvent du sacerdoce, mais Samuel est lévite, et Jésus le grand-prêtre éternel ; tous deux établissent le règne de Dieu, mais Samuel oint des rois, et Jésus est le Roi de l'univers ; tous deux sont offerts à Dieu, mais Samuel en signe de sa vie consacrée à Dieu, et Jésus en signe de sa mort sur la Croix. Outre tout cela, on pourrait encore trouver d'autres ressemblances et d'autres différences.

Ces ressemblances et différences font de la famille la figure la figure de la Sainte Famille. « Figure » veut dire portrait, représentation, ébauche ; elle exprime une réalité de l'Ancien Testament annonçant une réalité du Nouveau Testament, mais toutes deux ne sont pas indépendantes l'une de l'autre comme le sont des sosies étrangers l'un à l'autre. La 1<sup>ère</sup> réalité annonce la 2<sup>ème</sup>, parce qu'elle est provoquée anticipativement par la 2<sup>ème</sup>, parce qu'elle contient imparfaitement la 2<sup>ème</sup>. Ce n'est pas la famille de Samuel qui produit la Famille de Jésus, c'est la Famille de Jésus qui produit celle de Samuel. C'est parce que Dieu voulait la réalité de la Sainte Famille de Jésus qu'il a suscité la famille sainte de Samuel comme une évocation imparfaite. Du coup, la Sainte Famille de Nazareth est le modèle de toutes les familles de la terre, non seulement

des familles chrétiennes qui en sont le prolongement, mais aussi des familles juives et païennes. Cela soulève bien des questions qu'il n'est pas possible de traiter maintenant, mais montre que le Christ, le Verbe incarné, jette sa lumière sur toutes les réalités, ne fût-ce qu'en faisant d'abord apparaître les difficultés. On peut cependant déjà dire qu'une meilleure connaissance de la Sainte Famille de Nazareth permettrait de voir plus clair dans tout ce qui concerne le fondement de la société qu'est la famille.

## Épître : 1 Jean 3,1-2.21-24

### I. Contexte

Nous avons déjà eu ces deux morceaux de textes, l'un au 4<sup>e</sup> de Pâques B, l'autre au 5<sup>e</sup> de Pâques B. Situés dans la 2<sup>ème</sup> partie selon le 2<sup>ème</sup> plan, ces deux textes sont le début et la fin de la 3<sup>ème</sup> partie selon le 1<sup>er</sup> plan. Le 1<sup>er</sup> texte montre l'état des chrétiens face à Dieu et face au monde, le 2<sup>ème</sup> texte expose les relations de chrétiens avec Dieu et entre eux par l'observance des commandements.

Comme ces textes ont déjà été analysés, nous les reverrons à la lumière de la fête de la Sainte Famille.

### II. Texte

#### 1) L'humble marche de l'Église vers la Parousie (v. 1-2)

- v. 1 : « Voyez comme il est grand l'amour que le Père nous a donné ». Sans dire tout de suite ce qui fait la grandeur de cet amour, Jean commence, de façon abrupte, par dire combien il est grand, pour que nous soyons surpris et prenions conscience de ce qu'il va dire. L'habitude, en effet, émousse la considération des plus grands mystères mêmes ; il nous faut souvent retrouver l'émerveillement de l'enfant. Quel est donc cet amour qui est si grand ? « C'est que nous soyons appelés enfants de Dieu, et nous le sommes ». Remarquons que « appeler, καλέω » ne veut pas dire « nommer » (ὀνομάζω, comme en Lc 6,13), mais « inviter quelqu'un à se comporter selon l'appel de la grâce » (voir 4<sup>e</sup> de Pâques B, p. 7 ; 30<sup>e</sup> Ordinaire B, p. 6 ; 32<sup>e</sup> Ordinaire B, p. 10) ; il s'agit donc ici de nous comporter en « enfants de Dieu » ; c'est pourquoi, afin que nous sachions que ce comportement est réel, Jean ajoute « et nous le sommes ». Voilà la merveille de l'amour de Dieu pour nous : nous sommes ses enfants, et Dieu nous appelle sans cesse par sa grâce à nous comporter et à croître en enfant de Dieu.

Les termes « enfants de Dieu, τέκνα θεοῦ » constituent le cœur de notre texte ; ils seront redits au v. 2. L'Église, notre mère, n'est pas expressément indiquée, mais elle est suggérée par le « nous » collectif, et par le terme « enfant » qui fait songer à la mère, alors qu'« engendrer » fait songer au père. D'ailleurs Dieu est dit « Père » dans le texte. Cet état d'enfants de Dieu est considéré par rapport à Dieu le Père et face au monde :

- a) Notre état d'enfants de Dieu est dû au Père qui nous a donné son amour. Le Saint-Esprit est suggéré dans le don de l'amour du Père, comme Paul le dira clairement (Rm 5,5), car c'est par le Saint-Esprit que le Père nous rend participants de la nature divine et entretient notre comportement d'enfants de Dieu. Mais Jean, en nommant seulement le Père, veut faire comprendre que le Saint-Esprit est Dieu, et qu'il nous met en relation personnelle avec le Père. Et cette relation se fait par l'amour-ἀγάπη qui est l'amour que Dieu a pour lui-

même et qui existe entre les trois Personnes de la Sainte Trinité. Or l'amour-*ἀγάπη* implique la mise à égalité des amants. Chose donc surprenante et digne de reconnaissance : par son amour le Père nous met à égalité avec lui, non pas une égalité de valeur, Dieu reste Dieu et nous, nous restons des créatures, mais une égalité dans la relation, Dieu nous aimant comme il s'aime lui-même. D'où cette exclamation de Jean : « Voyez comme il est grand cet amour ». Cette affirmation que nous sommes enfants de Dieu par l'amour de Dieu n'est pas une métaphore, c'est une réalité. Elle n'est pas de l'ordre de la création par laquelle les hommes dépendent du Créateur, elle est de l'ordre de l'engendrement qui unit le Fils au Père. Bien que nous ne soyons rien par nous-mêmes, nous possédons la vie même de Dieu, si bien que Dieu est en nous et nous en Dieu, que Dieu s'aime lui-même en nous, que nous pouvons l'aimer comme il s'aime, et que personne ne peut nous déloger du sein du Père où nous sommes avec et par son propre Fils unique.

b) « Voilà pourquoi le monde ne nous connaît pas ». Il s'agit, comme nous l'avons vu au 5<sup>e</sup> Ordinaire B, p. 8, de la connaissance intime de l'autre comme il se connaît lui-même. A cause de cet amour du Père qui a fait de nous ses enfants, nous connaissons Dieu comme il se connaît. Dès lors, « parce que le monde n'a pas découvert Dieu », littéralement « parce que le monde n'a pas connu Dieu », « le monde ne nous connaît pas » non plus. Le monde ne peut nous connaître que comme il se connaît lui-même, et peut seulement voir que nous ne vivons pas comme lui, et alors il s'oppose, car il ne tolère seulement que ceux qui vivent comme lui. En mettant notre état d'enfants de Dieu en contraste avec le monde, Jean ne veut pas seulement dire que, si nous sommes vraiment enfants de Dieu selon l'appel de Dieu, nous ne pouvons pas vivre selon le monde, il veut dire aussi que nous serons nécessairement en butte à l'hostilité du monde, et que nous devons supporter victorieusement cette hostilité, parce qu'elle nous maintient dans l'humilité, si nécessaire pour ne pas nous enorgueillir d'être enfants de Dieu. Et nous devons savoir que cette hostilité est irrémédiable, « parce que le monde ne connaît pas Dieu ». Notre présence dans le monde constitue une épreuve pour notre formation d'enfants de Dieu, afin que nous devenions semblables, par la conduite, au Fils de Dieu.

– v. 2 : « Maintenant, nous sommes enfants de Dieu ». Jean dit de nouveau « nous sommes enfants de Dieu », comme Paul le disait aussi, dans un contexte trinitaire, de ceux qui, conduits par l'Esprit Saint de Dieu, sont fils de Dieu, peuvent dire « Abba, Père », et sont héritiers avec le Christ (Rm 8,16). Jean va nous parler, en contraste, du présent et de l'avenir : « Maintenant nous sommes enfants de Dieu, et (et non pas : « mais ») ce que nous serons ne paraît pas encore clairement », littéralement « n'est pas encore manifesté ». Le Lectionnaire met une opposition, mais Jean établit une union entre notre état actuel et notre état futur : il s'agit du même état d'enfants de Dieu, et ce qui diffère est de l'ordre de la manifestation. « Manifester, φανερώω », c'est faire voir à quelqu'un ce qu'on est, en s'abaissant au niveau où il ne pouvait pas voir, et en l'élevant à son propre niveau.

« Lorsque le Fils de Dieu paraîtra », littéralement « S'il était manifesté ». Le « si, ἐάν », indique une condition qui dépend du sujet de la conditionnelle. « Le Fils de Dieu » n'est pas dans le texte, mais est suggéré par le terme « enfant », que nous sommes, et que Jésus a été et demeure par sa naissance selon la chair (Ac 4,30). Cette manifestation du Fils de Dieu est sa Parousie ; là il s'abaisse à notre niveau tout en nous élevant à son niveau. Après sa Résurrection, Jésus se manifestait seulement de temps en temps pour montrer que sa manifestation plénière n'était pas arrivée, et il le faisait d'une façon voilée, sans l'éclat de sa gloire, parce que personne ne pouvait encore accéder à son niveau glorieux. Mais à sa Parousie, « nous lui serons

semblables » : nous serons tout à fait comme lui mais seulement d'une façon semblable, car lui est le Fils de Dieu par nature et nous fils de Dieu par adoption.

« Parce que nous le verrons tel qu'il est » : on ne peut voir que ce qui est au même niveau que soi. Si donc nous verrons le Fils de Dieu tel qu'il est, c'est qu'il fera coïncider, par le Saint-Esprit, son niveau et le nôtre, et donc qu'il nous glorifiera. Pour l'instant, notre être n'a pas encore les yeux qu'il lui faut pour le voir tel qu'il est, ce qui veut dire que notre vie dans le monde doit servir à nous disposer à lui devenir semblables par lui. Nous sommes dans un état humilié, comme Jésus l'a été avant sa Résurrection. Et, comme Jésus a tendu, dans l'obéissance au Père, vers sa Pâques, notre humble état doit tendre aussi à imiter son obéissance, pour le Jour où nous le verrons tel qu'il est.

## 2) La vie ecclésiale au sein de la Sainte Trinité (v. 21-24)

- v. 21 : « Si notre cœur ne nous accuse pas », littéralement « ne nous désavoue pas ». Le Lectionnaire a omis le v. 20 qui précède : « Si notre cœur nous désavoue ... » ; il n'envisage donc que notre état réconcilié avec Dieu. Dans le premier texte, nous étions comme entre le Père et le monde, bien que nous eussions la vie divine et fussions unis à Dieu ; nous étions encore « enfants » devant atteindre la taille du Christ. Maintenant il n'est plus question du monde ni de notre état d'enfants de Dieu. Nous sommes vus comme formant un seul corps, situés dans le cercle des trois Personnes divines. Celles-ci en effet sont expressément nommées : le Père appelé « Dieu », ce qui souligne la nature divine ; « son Fils Jésus-Christ », ce qui souligne son union au Père et avec nous ; « l'Esprit » qui est le don du Père à nous. Un terme nous spécifie ; « notre cœur », qui est le plus profond de nous-mêmes. Il s'agit donc de la vie intérieure de l'Église et de chacun de ses membres dans la vie intérieure de Dieu.
 

« Nous nous tenons avec assurance devant Dieu », littéralement « nous avons un franc parler, une assurance près de Dieu ». À propos de « *παρησία*, assurance » voir 5<sup>e</sup> de Pâques B, p. 2 + farde ; 29<sup>e</sup> Ordinaire B, p. 4-5. Jean a encore trois fois « avoir pleine assurance » : deux fois pour le comportement impeccable au Jour du Jugement (1 Jn 2,28 ; 4,17) ; et une fois pour « être exaucé » (1 Jn 5,14). Il va s'agir ici de la ferme et confiante conviction que Dieu exaucera nos demandes. Car, bien que nous vivions par la Grâce au sein de la Sainte Trinité, nous ne sommes pas au point pour autant, nous sommes dans l'état imparfait et indigent de la progression journalière de la croissance, mais cet état nous permet d'oser demander à Dieu ce dont nous avons besoin.
- v. 22 : « Et tout ce que nous lui demandons, il nous l'accorde », littéralement « nous l'acceptons de lui ». Ce n'est pas sur le don que le texte insiste, mais sur l'acceptation du don : Jean veut dire que le don est tellement certain que nous devons veiller à l'accepter comme venant uniquement de Dieu et devant servir à sa gloire tout autant qu'à nous-mêmes. Cependant, ce qui nous permet d'obtenir ce don et de l'accepter convenablement relève de deux attitudes de notre part. D'abord « parce que nous gardons ses commandements » : pratiquer les commandements, c'est faire la volonté de Dieu et donc accorder notre volonté à la sienne, si bien que nous ne demandions jamais ce que Dieu ne peut pas nous donner. Ensuite « parce que nous faisons ce qui lui plaît », littéralement « ce qui est agréable devant lui » : faire des actes qui plaisent à Dieu et pour lui plaire présage que nous utiliserons les dons de Dieu de la même façon et que Dieu n'aura pas à se plaindre de leur mauvais emplois par nous.
- v. 23 : « Et voici son commandement ». Le cœur de cette deuxième partie, ce sont les commandements à observer. On les a quatre fois, le premier que nous venons d'avoir et le quatrième au v. 24 sont au pluriel, les deux autres, au singulier, sont dans notre



verset. Le commandement indiqué en premier est à la base de tous les commandements de l'Évangile, et donc les anime ; il est double :

- a) Le premier est la foi : « croire au nom de son Fils Jésus-Christ ». « Au nom de, τῷ ὀνόματι » insiste sur la personne de Jésus comme Dieu et comme homme en qui on met sa foi avant de croire à ses actes et à ses paroles. Cela veut dire que ① les commandements sont à pratiquer parce que l'on adhère à sa personne, pour mieux s'attacher à elle, et en puisant en elle la force de les faire, et qu'ils ne sont pas à pratiquer en vue de se glorifier, de se dire juste, et encore moins parce qu'il faut bien qu'on les fasse.
- b) Le deuxième est l'amour fraternel : « nous aimer les uns les autres ». La charité est inséparable de la foi, parce qu'elle permet au Saint-Esprit de nous unir au Christ Jésus. Si Jean ne parle pas de l'amour envers Dieu, c'est parce qu'il envisage dans ce verset l'Église et ses membres dont le Christ est la Tête, comme il avait envisagé les relations de nous avec le Père aux v. 21-22, et comme il va envisager les relations de nous avec le Saint-Esprit au v. 24. Il le précise d'ailleurs en ajoutant « comme il nous l'a commandé », littéralement « tout comme il nous donna le commandement ». Ce terme « commandement, ἐντολή » fait songer à celui qui est indiqué au début du verset : il indique que la charité est le sommet de tout et doit donc aussi animer la foi au nom de Jésus. Ce commandement de l'amour fraternel, Jésus nous « l'a donné », parce qu'il n'existait pas dans l'Ancien Testament. On le trouve en Jn 13,34 avec précision « comme moi je vous ai aimé » (texte que nous aurons au 5<sup>e</sup> de Pâques C). Dans l'Ancien Testament il suffisait d'aimer son prochain comme soi-même ; maintenant, dans l'Église, chacun doit aimer les autres comme Jésus l'a aimé.

Ainsi l'amour divin et humain, que Jésus a eu pour nous et que nous nous donnons les uns aux autres, rend la foi en lui parfaite, si bien qu'avec cette foi il constitue « le commandement » du début du verset. Ceci est à retenir car il donne son sens au verset suivant.

- v. 24 : « Et celui qui garde ses commandements demeure en Dieu, et Dieu en lui ». Jean revient aux commandements du Père du v. 22, qui sont le Décalogue et la Loi et les Prophètes perfectionnés dans l'Évangile. C'est que les membres de l'Église et Jésus lui-même doivent aller au Père. Quand ces commandements sont faits selon le commandement indiqué au v. 23, leur mise en pratique ont un effet surprenant : celui qui garde ainsi les commandements, non seulement s'avance vers le Père, mais il demeure en Dieu et Dieu demeure en lui, ce qui est déjà pour lui la vie du Ciel. « Et nous connaissons qu'il demeure en nous, puisqu'il nous a donné son Esprit », traduction insuffisante de « en vertu de l'Esprit qu'il nous a donné ». Ceci, en effet, indique deux choses : notre baptême, et ce qui est dit aux versets précédents. A notre baptême le Saint-Esprit nous a été donné par trois signes qui nous garantissent sa présence en nous : la foi au Christ, le renoncement au péché, et le sacrement. Et ce qui est dit aux versets précédents, c'est la mise en pratique de ses commandements, ceux de Dieu, de l'Église et des bonnes œuvres, mise en pratique couronnée par l'amour fraternel donné par Jésus. Cela revient à dire que ce texte de Jean expose la façon d'entretenir notre baptême, et que notre baptême nous engage à vivre ce que Jean vient de dire. Quand nous faisons cela, nous connaissons que le Saint-Esprit nous a été donné et que Dieu demeure en nous. De ceci découle un troisième sens : si nous vivons notre baptême selon les paroles de Jean, c'est parce que le Saint-Esprit nous a éclairé et fortifié pour le vivre tel.

## Conclusion

Dans ces textes, nous avons l'expression vivante de la Famille de Dieu dont la famille de Nazareth est la réalité commencée. Cette Famille de Dieu est alors de deux sortes : ① c'est d'abord l'Église en marche dans le monde et en développement vers la Sainte Trinité. Dans la première lecture, nous partions d'une famille Sainte de l'Ancien Testament, éclairée par la Sainte Famille de Nazareth ; maintenant, nous voyons dans l'Église l'achèvement sur terre de la Sainte Famille de Nazareth. Mais cette Famille de Dieu, c'est encore plus que l'Église, c'est la Sainte Trinité elle-même où l'Église trouve son achèvement définitif et céleste. Le Père est encore désigné par le terme « Dieu » : il reste incommunicable directement, car il demeure la source de tout et ne se manifeste que par le Fils et le Saint-Esprit. « Le Fils », qui manifeste le Père par le Saint-Esprit, est désigné indirectement par le terme d'enfant, et directement par le terme de « Fils de Dieu, Jésus-Christ ». Le Saint-Esprit, qui est envoyé par le Père et le Fils, est désigné par de nombreux termes : amour, don, connaissance, demeurer, manifester ; il est spécialement lié à l'Église, il est le milieu immédiat des enfants de Dieu, il met les membres de l'Église en communion et en communication avec le Fils et le Père. Nous avons ainsi quatre sortes de familles que nous pouvons mettre en parallèle de la façon suivante :

	<u>Famille de Rama</u>	<u>Famille de Nazareth</u>	<u>L'Église</u>	<u>La Sainte Trinité</u>
Père	Dieu par Elqana	Dieu sans Joseph	Jésus Christ	Le Père
Mère	Anne	Marie	Les communautés	Le Saint-Esprit
Enfants	Samuel	Jésus Enfant-Dieu	Les chrétiens	Le Fils, Jésus-Christ

Les paroles de l'apôtre Jean laissent transparaître la lumière du Verbe de Dieu pour notre conduite : lumière sur ce que Dieu a fait de nous et pour nous, et fera pour nous ; lumière sur ce que nous avons à faire pour lui, avec lui et en lui. Nous connaissons déjà tout ce que ces paroles disent, et pourtant elles nous apparaissent comme nouvelles et inépuisables, lorsque nous les écoutons attentivement dans les dispositions du cœur qu'il convient d'avoir devant Dieu, car, à travers elles, c'est Dieu qui nous parle. Il arrive que ces vérités chrétiennes s'estompent, quand nous sommes dans le feu de l'action, dans les vicissitudes de la vie, dans les violences du monde, en butte à nos propres faiblesses. Mais, quand nous revenons à ces textes, la lumière apparaît de nouveau et se fait plus grande, plus pressante, plus encourageante. Car le Parole de Dieu livre sa lumière infinie à la mesure de celui qui la mérite, plus claire pour celui qui l'accepte, plus élevée pour celui qui progresse, plus intime pour celui qui s'y conforme, plus merveilleux à celui qui l'accueille comme un enfant.

## Évangile : Luc 2,41-52

### I. Contexte

Après un texte très développé sur la circoncision de Jean-Baptiste, venait un seul verset sans évènement sur sa vie cachée. Après ce seul verset sans évènement sur la circoncision de Jésus, venait la vie cachée de Jésus, avec deux évènements importants : sa présentation au Temple (donnée à la Sainte Famille B et au 2 février), et son recouvrement au temple à l'âge de douze ans (notre texte). Propres à Luc, ces deux évènements sont des manifestations du Mystère de Jésus, en continuation de celles faites aux pasteurs puis aux mages. Le fils d'Élisabeth et de Zacharie s'enferme dans le silence, dans l'attente de sa manifestation à tout Israël : Le fils de Marie aussi, mais avec quelques exceptions qui sont autant d'éclairs fugitifs, destinés à montrer qu'il est le Messie et le Fils de Dieu, et à évoquer la mission qu'il déploiera durant sa vie publique. La vie cachée de Jésus relève déjà du secret messianique.

Les manifestations partielles de Jésus montrent la croissance du Verbe lumière et se font en des cercles de plus en plus élargis de témoins. Voyons-les brièvement :

- a) A l'annonciation, Jésus est manifesté comme Fils de David et Fils de Dieu uniquement à Marie et à Joseph séparément, dans le secret.
- b) A la visitation, il est manifesté comme Seigneur par le Saint-Esprit à Jean-Baptiste, à Élisabeth, et indirectement à Zacharie, ensemble et dans le secret.
- c) A sa naissance, il se manifeste comme Sauveur, Christ Seigneur, aux pasteurs pauvres d'Israël et par eux à leur entourage qui s'étonne.
- d) A sa présentation au temple, il est manifesté comme Christ du Seigneur, lumière des nations et gloire d'Israël, à Siméon, et il est manifesté comme Rédempteur à Anne qui l'annonce autour d'elle sans que personne ne réagisse.
- e) A l'adoration des mages, il se manifeste à eux au loin, comme roi des juifs et nouveau David, et par eux à Jérusalem qui tremble, à Hérode qui est hostile, et aux chefs du peuple qui le méprisent.
- f) A son recouvrement dans le temple, il se manifeste d'abord comme fils d'Israël aux docteurs de la Loi, qui sont seulement stupéfaits de sa précocité humaine dans la connaissance de la Loi, puis comme Fils du Père qui lui parle de ses affaires, à ses parents qui n'y comprennent rien.

Cette dernière manifestation, plus explicite que les précédentes mais n'ayant pas été comprise, Jésus en réserve d'autres pour sa vie publique. Cette manifestation-ci a d'ailleurs un lien avec sa vie publique, comme nous allons le voir.

## II. Texte

### 1) Jésus perdu dans la Pâque fermée sur elle-même (v. 41-45)

- v. 41 : « Chaque année les parents de Jésus allaient à Jérusalem pour la fête de la Pâque ». Les juifs de Palestine étaient tenus d'aller au temple lors de trois fêtes : la Pâque, la Pentecôte, et les Tabernacles, mais la plus importante des trois est la Pâque, et cela durant au moins huit jours. Luc introduit un événement qui regarde la manifestation de Jésus, par un fait qui ne regarde que ses parents : « Chaque année ils allaient à Jérusalem pour la fête de la Pâque ». Le verbe employé n'est pas « aller, ἔρχομαι » mais « s'avancer, πορεύομαι », terme que Luc emploie toujours pour indiquer un progrès : Les parents de Jésus progressent donc dans la fidélité à la Loi de Moïse, jusqu'au moment où Jésus célébrera aussi la même fête, après quoi il ne sera plus question de la Pâque avant sa vie publique. La Pâque de Jésus est donc montrée comme l'aboutissement de la Pâque célébrée par ses parents. Luc nous révèle par là que la perte et le recouvrement de Jésus dans le temple est une annonce de sa Pâque lors de sa mort et de sa résurrection. Plusieurs éléments du texte rappellent le mystère pascal de Jésus à la fin de sa vie :
  - « La fête de la Pâque » : cette expression se trouve encore une seule fois en Lc 22,1, juste au moment de la Passion.
  - Jésus « resta » à Jérusalem (v. 43), ce terme « rester » c'est, littéralement, « ὑπομένω, endurer, supporter », qui signifie supporter une situation pénible dans l'attente de s'en aller (Ac 17,14). Luc aurait pu employer le terme-racine « μένω, demeurer », qui signifie être dans un état stable de communion (voir 2<sup>e</sup> Ordinaire B, p. 10 ; 31<sup>e</sup> Ordinaire C, p. 5), mais il songe à la Passion que Jésus supportera dans l'attente de ressusciter, et l'on comprend qu'il emploie un terme qui exprime la peine.
  - « Après trois jours » (v. 46), fait nettement allusion à la résurrection.
  - Jésus est assis ou « siège au milieu » des enseignants (v. 46) : l'expression s'applique au maître enseignant ses disciples, ce qui n'est pas le cas ici, mais qui le sera quand Jésus « assis dans le temple, enseignait » quelques jours avant sa

Passion, comme lui-même le disait le jour où il fut condamné à mort par le Sanhédrin (Mt 26,55). Saint Jean précisera aussi quels sont ceux qui voudront l'arrêter à cause de son enseignement, notamment en Jn 7,30. Cette curieuse expression renvoie donc à sa Passion, mais ici, comme il n'a que douze ans et qu'il les écoute, les docteurs de la Loi sont sans préjugés contre lui – alors qu'ils en auront plein à ce moment-là – et ils constatent que ses réponses sont celles d'un maître.

- « Il faut » (v. 49) est une référence aux prophètes qui ont prédit sa mort et sa résurrection (Lc 24,26).
  - Jésus est monté au Temple pour être aux affaires de son Père ou chez son Père (v. 49), ce qui évoque clairement son retour au Père.
  - Ses parents ne comprennent ni sa disparition, ni ses propos sur son Père (v. 50), pas plus que les disciples ne comprendront les trois annonces de sa mort et de sa résurrection.
- v. 42 : « Et lorsqu'il advint (qu'il eut) douze ans ». C'est le premier « il advint », (voir le deuxième au v. 45, p. 14) : il préside à sa proche disparition. Douze ans accomplis était l'âge où le jeune juif devenait adulte sur le plan religieux, lors d'une cérémonie précédée d'une interrogation par les scribes sur la connaissance de la Loi. C'est sans doute ce que Jésus a fait, devant ses parents, pendant les huit jours qu'a duré la fête de Pâque. Quand donc, au v. 46, il se trouvera au milieu des docteurs de la Loi, il s'agira d'autre chose. « Ils firent le pèlerinage » : cette traduction ne tient pas compte du terme exact et important : « ils montèrent, ἀναβαίνω », auquel correspond le « il descendait » (καταβαίνω) du v. 51. Tout l'épisode se situe dans les hauteurs, et révèle une leçon élevée à laquelle il nous faudra faire attention.
- v. 43 : « Le jeune Jésus resta à Jérusalem sans que ses parents s'en aperçoivent », traduction historicisante de « Jésus l'enfant endura-d'être-dans-son-état-stable (ὑπομένω) à Jérusalem, et ses parents ne le connurent pas ». Nous avons déjà vu le sens du premier verbe : il indique que Jésus n'a pas choisi de lui-même de rester à Jérusalem, mais, bien qu'il y soit obligé, il accepte de l'être. Il nous faudra donc chercher le sens exact de ceci. Le deuxième verbe n'est pas « savoir, οἶδα » qui concerne un renseignement, mais « connaître, γινώσκω » (voir Épître p. 6) qui indique, dans l'expression « ils ne connurent pas », que les parents ne sont pas entrés dans la pensée intime et explicative que Jésus a de son séjour forcé à Jérusalem.

Essayons de voir clair dans l'attitude de Jésus.

a) Mise au point des données du problème :

- Le point de vue historicisant y voit une attitude relevant de l'obéissance qu'un enfant doit à ses parents, et s'empresse de disculper Jésus en invoquant la parole de Pierre : « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes » (Ac 5,29). Mais c'est là une entourloupette non valable, car c'est seulement dans le cas où les hommes demandent des choses injustes à faire qu'un enfant ne doit pas obéir à ses parents. Si Jésus avait demandé à ses parents de rester au Temple parce que son Père l'y appelait, on ne voit pas pourquoi ils le lui auraient refusé. Ce n'est donc pas pour éviter d'essuyer un refus que Jésus n'avertit pas ses parents, mais pour un motif autre. Il nous faut quitter ce niveau psychologique et moralisateur, et nous élever à un autre niveau, celui qui est indiqué par l'obligation où Jésus se trouve de rester et de n'en point leur confier le motif.
- Plus loin, Jésus va leur dire deux choses : il va leur demander pourquoi ils le cherchaient, et leur rappeler qu'il doit être chez son Père. Or, dit le texte, ils ne comprirent pas ces deux choses. Sous peine d'être mal compris, Jésus ne pouvait pas avertir ses parents. Donc, le motif de la disparition de Jésus est une chose

incompréhensible pour ses parents, bien qu'ils ne soient pas ignorants de son Mystère divin.

- L'attitude de Marie et de Joseph montre qu'ils en restent à une compréhension humaine, telle qu'ils l'avaient de Jésus, comme Luc le souligne ; en effet, à part celui de « Jésus », aucun autre nom ne lui est donné par Luc. Il écrit « les parents », « la mère », « ton père et moi », « pourquoi nous as-tu fait cela ? » ; ils le cherchent « parmi les parents et connaissances ». De plus, au v. 48, « ils furent stupéfaits », littéralement c'est le verbe « être abasourdi, ἐκπλήσσομαι », qui signifie : avoir l'esprit renversé par un miracle ou un enseignement, qui viennent seulement de Jésus, qui dépassent la compréhension de l'homme, et dont l'apparente découverte montre le caractère extraordinaire. Ce dont les parents sont ici abasourdis, c'est de voir Jésus à douze ans s'égaliser au moins aux docteurs de la Loi, ce qui n'est pas ce qu'ils savent de lui. Ce dernier fait n'est pas sans lien avec ce que Jésus va leur répondre.

b) Solution du problème :

- C'est après avoir accompli sa première Pâque, ébauche de sa Pâque décisive lors de sa Passion, avons-nous vu, que Jésus, à l'âge où chaque juif devient un membre responsable dans la Communauté, reçoit l'ordre de son Père d'agir en Fils de Dieu, en prenant sur lui la destinée d'Israël, et en révélant que lui seul accomplira le Plan de Dieu. On comprend, alors, pourquoi Jésus ne dit rien à ses parents de ce fait dont ils n'ont aucune idée exacte. Si Jésus leur avait dit que son Père lui demandait de rester dans le temple, ses parents auraient compris qu'il faisait la volonté de son Père comme il l'avait toujours fait jusque-là. Mais, alors, le caractère énigmatique de la volonté du Père révélée à Jésus ne pouvait pas et ne pouvait plus être perçu par eux ni les disposer à comprendre cette mission donnée par le Père lorsqu'il aurait trente ans. Et, à supposer – ce qui n'est pas le cas – que Jésus aurait deviné que son Père voulait lui parler de sa mission future, et l'aurait dit à ses parents, il les aurait égarés, car, s'ils n'ont pas compris son attitude devant les docteurs de la Loi et son obligation d'être chez son Père, qui ne sont qu'un préambule au contenu encore inconnu de sa mission, comment auraient-ils pu comprendre cette mission ?
  - Par contre, en ne disant rien à ses parents, il les alerte, il bouleverse leurs pensées sur ce qu'ils savent de lui, il les oblige à se poser des questions ; et eux verront peut-être dans son indépendance l'indication qu'il est au-dessus d'eux et d'Israël, qu'il n'a de compte à rendre à personne, qu'il dirige les événements comme il veut, qu'il met la Loi de Moïse à son service. Au moins sait-il que son attitude va les intriguer et les pousser à le chercher, ce que ses parents ont réellement fait. Ne pouvant rien révéler positivement, il révèle négativement à ses parents, par son attitude insolite et étonnante, un aspect inconnu de sa personne, à savoir qu'il est le Messie indépendant et déroutant uniquement soumis à son Père.
  - Nous en savons plus que les parents de Jésus, puisque nous connaissons sa vie publique. D'après la façon dont il agira en Messie et d'après notre texte, on peut dire, je pense, ce que son Père lui a demandé. Là, dans le temple, à Jérusalem, à la Pâque, le Père lui a dit de se préparer à être la tête et le chef d'Israël, lui qui n'est encore qu'un membre du peuple, à accomplir la Loi et les Prophètes, à établir la Royauté des cieux, à sauver les hommes par sa mort et sa résurrection, bref il lui demande de se préparer à sa mission de Messie selon le Plan de Dieu.
- v. 44 : « Pensant qu'il est dans la caravane ». Celle-ci devait être importante et très étalée sur la route, au sortir de ces fêtes pascales. Les parents de Jésus ne s'étonnent pas de son absence, preuve qu'ils le savent parfaitement pondéré, sage et obéissant. Mais, après un jour de chemin, ils ne le voient pas revenir, s'en étonnent et se mettent à le

chercher. Mais ce n'est pas facile, comme Luc le souligne en employant un verbe composé de « chercher » : « ἀναζητέω, rechercher », qui veut dire : Chercher avec difficulté, parce qu'on n'a pas d'indices qui permettent de trouver (Ac 11,25). Ils le cherchent dans leur parenté et leurs connaissances, c.-à-d. dans le milieu où Jésus est connu. Mais Jésus n'est pas là où, jusqu'ici, on le connaissait.

- v. 45 : « Ils revinrent à Jérusalem ». Sûrs que Jésus n'est pas dans la caravane, les parents n'ont plus qu'à aller au lieu où ils l'ont vu pour la dernière fois, à Jérusalem, seulement dans la ville, semble-t-il, car ils continuent de le « rechercher » longuement sans le trouver.

## 2) Jésus trouvé ouvert à Dieu au-delà de la Pâque (v. 46-52)

- v. 46 : « Et il advint » (omis), terme qui indique un évènement tenu en mains par Dieu (voir 4<sup>e</sup> Avent C, p. 10 » ; Nativité du Seigneur, minuit, p.10). « Après trois jours », cette expression qui évoque la résurrection indique la souffrance par laquelle les parents de Jésus sont passés, et combien leur recherche, de l'ordre de la Passion de Jésus, les ont fait passer par les douleurs de l'enfantement pour trouver Jésus ; mais elle évoque aussi l'issue heureuse (« 3 ») de la recherche. « Ils le trouvèrent dans le temple ». Dans leur persévérance douloureuse, Dieu leur inspire d'aller au temple, sa Maison. Leur recherche lui a plu et l'a décidé à leur faire trouver Jésus, et le trouver comme ils ne le connaissaient pas encore.

« Assis au milieu des docteurs de la Loi », littéralement « siégeant au milieu de ceux qui enseignent ». Le terme de « légistes » ou de « scribes » est soigneusement évité par Luc pour diminuer leur importance face à Celui qui sera le Maître par excellence. L'attitude de Jésus est, en effet, étrange pour un enfant de douze ans : haut perché, bien installé sur son siège, situé au milieu des maîtres qui à l'insu l'ont entouré, il a le comportement du maître enseignant ses disciples. Cependant il n'enseigne pas, mais « il les écoutait et les interrogeait », comme il convient à un disciple correct et attentif, et cela malgré son jeune âge.

- v. 47 : « Or tous ceux qui l'entendaient s'extasiaient ». Ce dernier terme est la bonne traduction mais n'a pas le sens que le Lectionnaire veut peut-être donner, et que l'on a en français : admirer quelqu'un pour une chose merveilleuse qu'il exprime. Car « s'extasier, ἐξίστημι » exprime, dans l'Écriture, l'inouï stupéfiant et captivant d'un évènement divin qui se révèle (voir 13<sup>e</sup> Ordinaire B, p.11). Ce sur quoi on s'extasie, c'est « son intelligence et ses réponses » concernant la parole de Dieu exposée par les docteurs de la Loi et Jésus. « Tous ceux qui l'entendaient » désigne certainement les maîtres juifs, et peut-être les passants, et par eux nous-mêmes, étonnés d'un tel spectacle. Nous retrouvons dans ce verset, comme dans le précédent, le même caractère impersonnel des personnes présentées, et la mise en évidence de Jésus : c'est lui qui écoute, lui qui interroge, c'est son intelligence et ce sont ses réponses à lui à propos desquelles on s'extasie, et c'est encore lui que tous écoutent. Tous étaient comme transportés hors d'eux-mêmes en l'entendant, car il écoutait sans difficulté, il interrogeait avec une grande perspicacité, il comprenait avec une profonde pénétration, il répondait avec une sagesse supérieure, et tout ce qu'il disait ouvrait à leurs yeux des perspectives auxquelles ils n'avaient jamais songé. Tout cela ne nous étonne pas, parce que c'est le Verbe incarné qu'ils ont devant eux.
- v. 48 : « En le voyant, (ses parents) furent stupéfaits » ou « abasourdis » (ἐκπλήσσομαι, selon le sens vu p. 13). Ils sont décontenancés de le trouver à l'école des rabbins qui

l'avaient déjà interrogés en leur présence (voir commentaire du v. 42), et de constater l'ascendance qu'il a sur eux, et ils ne comprennent pas la portée de son geste.

« Et sa mère lui dit ». Elle s'adresse à lui pour le réprimander prudemment de les avoir, son père et elle, laissés en plan, de ne pas les avoir consultés, de les avoir laissés chercher vainement pendant trois jours, de ne s'être pas inquiété de leur inquiétude. Elle le dit sous forme de deux reproches :

- a) « Pourquoi nous as-tu fait cela », littéralement « ainsi ». Elle demande le motif de son attitude non pas envers Dieu – elle n'y songe pas – mais envers « nous », son père et elle. Elle l'appelle « enfant, τέκνον » pour lui rappeler qu'il est sous leur autorité, et que la charge de son éducation et de sa formation leur a été confiée par Dieu.
- b) « Ton père et moi, nous avons souffert en te cherchant ». Le premier verbe dépend du deuxième : « Nous te cherchions en souffrant » ou plutôt littéralement « en étant torturés ». Marie ne se plaint pas d'avoir souffert, mais d'avoir perdu Jésus. Cette souffrance est comme intolérable, car « être torturé, ὀδυνώ », signifie : subir une douleur amère, dévorant l'être tout entier, à cause d'un mal immense, imprévu et exceptionnel, que l'on doit assumer. Qu'y a-t-il de plus douloureux pour les parents de Jésus que de le perdre ? Et pourtant cette douleur ne les empêche pas de le chercher, sûrs que, selon la volonté de Dieu, ils doivent le trouver. Marie reproche donc à Jésus d'avoir dû le chercher comme s'il voulait se désintéresser d'elle, et de le chercher dans une souffrance torturante, comme s'il devait se faire qu'on ne peut le trouver que dans la peine. Ceci nous rappelle d'une part le délaissement de l'Épouse par l'Époux du Cantique, et d'autre part l'angoisse des disciples à la tempête sur la mer.

– v. 49 : « Il leur dit ». Jésus répond sur ces deux points sous forme de deux contre-questions, et en les élevant au niveau du Plan du Père.

- a) « Comment se fait-il que vous m'ayez cherché ? ». Mais littéralement on a : « Pourquoi est-ce, que vous me cherchiez ? ». Le sens n'est pas : « Qu'avez-vous à me chercher », avec le reproche qui suit comme justification, mais « Quel est le motif pour lequel vous me cherchiez ». Marie disait simplement : « Nous te cherchions », mais Jésus demande : « Pour quel motif était-ce ? », façon de dire : « La valeur de la recherche dépend du motif. Connaissez-vous le vrai motif de votre recherche ? ».
- b) « Ne le savez-vous pas ? C'est chez mon Père qu'il me faut être ». L'expression « ne le saviez-vous pas ? » signifie une science tirée des Écritures, et « il faut, δεῖ », que Luc reprend huit fois pour la Passion et la Résurrection, indique une nécessité relevant du Plan de Dieu selon les Prophètes. Sachant qu'Élie était monté au ciel, Marie aurait pu songer que Jésus, venant du Père, devait retourner au Père, mais elle n'a pas vu dans sa disparition une annonce de ce retour au Père, parce qu'il n'avait encore que douze ans. Mais, lui dit Jésus, « au moins auriez-vous pu penser que j'étais chez mon Père ». Le « chez mon Père », c'est littéralement « dans les choses de mon Père », ce que l'on comprend [et traduit] habituellement comme « la maison de mon Père » – mais alors pourquoi Jésus ne le dit-il pas explicitement ? – ou [que l'on traduit encore par] « les affaires de mon Père », ce qui ne dit pas où les parents de Jésus pouvaient le trouver, eux qui, pourtant, le savaient uni à son Père. En fait, à la suite de ce que nous avons vu dans la première partie, [nous pouvons nous poser la question] : Jésus n'a-t-il pas voulu cacher ce que ses parents ne pouvaient comprendre, tout en leur disant ce qui pouvait les y mener plus tard ? Peut-être que la traduction « chez mon Père » est un peu forcée, mais, en définitive, pour nous chrétiens, elle dit bien, me semble-t-il, ce que Jésus voulait dire : qu'il devait rencontrer son Père d'une façon insolite, c.-à-d. non comme avant ses douze ans, et cela en vue d'une mission qu'il

n'avait pas à révéler. Jésus dit donc à ses parents qu'ils pouvaient le savoir cantonné dans le domaine, inconnu d'eux, de sa relation avec son Père, et donc le chercher là où ils pouvaient eux-mêmes mieux rencontrer Dieu, à savoir le temple, et y voir par conséquent le motif véritable de leur recherche. Mais « vous, dit Jésus, vous me cherchiez sur terre, parmi les parents et connaissances, dans la caravane, dans Jérusalem, alors que j'étais chez mon Père ». Façon de dire que, s'ils ont fini par le trouver au temple, c'était par une inspiration de Dieu, venue dans ce qu'ils savaient bien, à savoir que le temple est la maison de Dieu son Père. Ainsi, à ses parents qui se plaignaient de l'avoir cherché vainement et péniblement à cause de sa disparition sans motif, Jésus révèle que, si le motif de leur recherche, nécessairement pénible dans l'état où ils étaient, avait été sa nécessaire disparition voulue par Dieu, ils se seraient rappelés qu'il devait être chez son Père. Cependant il exprime la chose sous forme interrogative pour leur suggérer en même temps qu'ils doivent continuer à le chercher spirituellement.

« Mon Père ». Ce titre employé par Jésus nous enseigne deux choses. La première, admise par Marie et Joseph, est que Dieu est son vrai Père et que Joseph ne l'est pas, que son Père [du Ciel] passe avant son père et sa mère terrestres, qu'ils devront par lui chercher eux-mêmes à être chez son Père, que lui-même, le Fils, dépend et dépendra uniquement du Père et de personne d'autre. Et la deuxième chose, qui vaut plutôt pour nous, est que Jésus dit devoir être chez son Père au moment où il a douze ans. Ce n'est pas seulement parce qu'il sera chez lui par sa mort et sa résurrection, c'est encore parce que, par sa divinité, son humanité est également unie au Père, ainsi qu'il le révélera plus tard : « Je suis dans le Père et le Père est en moi » (Jn 14,11). La parole de Jésus évoque l'unité de la Sainte Trinité.

- v. 50 : « Eux ne comprirent pas ». Jésus les a menés jusqu'à la porte de son Mystère. Ils comprennent donc que Jésus leur a parlé de son Mystère, mais ils ne comprennent pas ce Mystère.
- v. 51 : « Il descendit avec eux et vint à Nazareth ». C'est son dernier acte d'autorité comme Tête d'Israël : il prend l'initiative de descendre à Nazareth. Au début, ce sont ses parents qui l'entraînaient à Jérusalem ; maintenant, c'est lui qui les entraîne à Nazareth. Mais, dès qu'il est à Nazareth, il cache son Mystère messianique et divin, et « il leur était soumis » comme auparavant. « Et sa mère gardait tous ces événements dans son cœur », comme à la naissance de Jésus (Lc 2,19). Jacob avait fait de même, à propos des songes que Joseph avait eus de son règne sur les siens (Gn 37,11). Ici c'est Marie ou plutôt « sa mère », et non Joseph, car celui-ci est face au Mystère de Jésus, alors que Marie, par l'Incarnation, est dans le Mystère, sans pourtant le comprendre. Elle médite cependant le peu qu'elle vient d'apprendre, cherchant convenablement, cette fois, à se disposer par ce peu à vivre dans le Mystère insondable de l'enfant qu'elle doit encore éduquer.
- v. 52 : « Jésus grandissait », littéralement « progressait » [προκόπτω]. Pendant dix-huit ans, Jésus mènera sa vie cachée. Il réfléchira dorénavant à sa future mission, et il s'y préparera si bien qu'il l'accomplira parfaitement. Pendant ces années, il grandissait, selon son humanité évidemment, « en sagesse », car sa Sagesse divine parfaite s'humilie à la dimension humaine, « en taille ou en âge », car la taille parfaite qu'il aura à sa résurrection (Eph 4,13) commence à se manifester selon les lois de notre nature, « et en grâce », car la grâce de Dieu qu'il est pour nous depuis son Incarnation se déploie selon les besoins de l'humanité promise au Salut. Et il progresse ainsi « sous le regard de Dieu et des hommes », de Dieu d'abord, parce qu'il faut plaire à Dieu avant de plaire aux hommes.



## Conclusion

Chaque évènement de la vie cachée de Jésus contient des signes avant-coureurs de sa mort et de sa résurrection. C'est particulièrement frappant dans l'évangile de ce jour, à l'occasion de la Pâque juive qu'il célèbre comme membre actif d'Israël : il se montre respectueux de la Loi en l'observant selon les rites prescrits, mais il la dépasse et la remplace par sa propre Pâque qu'il évoque par sa disparition et sa résurrection après la Pâque juive. Comme il l'avait fait pour le récit de la présentation de Jésus au temple, dont la structure est semblable à celle de notre texte, Luc ne fait qu'évoquer la Pâque juive : il la montre comme servant de tremplin à une première manifestation de sa Pâque future et dernière, par laquelle il retournera définitivement chez son Père. Dans cette manifestation, il exprime, d'une façon très voilée mais déjà interpellante, le Mystère de sa Personne divine, en écoutant et en répondant comme un Maître à ceux qui enseignent dans le temple, et en engageant ses parents à le chercher par-delà ce qu'ils savent de lui, et chez son Père. Nous sommes ainsi avertis que, durant sa vie publique, Jésus s'efforcera d'entraîner son peuple et les siens vers sa Pâque à sa Passion et à sa Résurrection, et nous comprenons que, la vraie Pâque étant celle du Christ Jésus, les chefs en Israël pourront et devront l'écouter, et que son Église, représentée par Marie et Joseph, devra la célébrer dans la recherche et la méditation de son Mystère pascal. L'évocation de ce Mystère montre également le lien particulier que Jésus possède avec son Père, en tant que Fils de Dieu et Fils de l'Homme, et, en tant que Christ, son rôle de Tête d'Israël et de sa future Église : c'est le souci qu'il aura, quand il accomplira sa mission durant sa vie publique.

Cet évènement nous éclaire sur la Sainte Famille. Celle-ci fait le passage d'Israël à l'Église, et le passage de la famille charnelle à la famille chrétienne. En tant qu'elle a son origine charnelle en Israël, la Sainte Famille vit selon la Loi et la Pâque juive et selon la hiérarchie naturelle : père, mère, enfant ; mais en tant qu'elle est une ébauche de l'Église, la Sainte Famille est appelée à vivre selon la volonté et la Pâque du Christ et selon la hiérarchie surnaturelle : l'enfant, parce qu'il est le Fils de Dieu ; la mère, parce qu'elle est la mère de Dieu ; le père, parce qu'il est leur gardien. La famille chrétienne, parce qu'elle est animée par la vie du Saint-Esprit et parce qu'elle vit en même temps dans la chair, doit suivre la Loi évangélique selon ces deux hiérarchies : la hiérarchie naturelle, où l'enfant est soumis à ses parents, et l'épouse à son époux ; et la hiérarchie surnaturelle, où les parents sont au service de leurs enfants, et l'époux au service de son épouse. Il en est de même du Christ Total où les relations entre la Tête, le Corps et les membres sont selon cette double hiérarchie (Eph 5,21-6,4 : 21<sup>e</sup> Ordinaire B ; Col 4,18-21 : Sainte Famille A ; 1 Pi 3,1-7). Nous remarquons de nouveau que la parole de Dieu met mieux en lumière la vie cachée et même publique de Jésus, et éclaire nos propres vies, parce que le Verbe qui est la Lumière véritable s'est manifesté en Israël et se manifeste dans l'Église.